

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. IX.

MONTREAL, 24 DECEMBRE 1898.

No. 202

SOMMAIRE :

FIN D'ANNEE

Fin d'année, *l'Éditeur* — Emile Vanier, (*Suite et fin*) *Vieux-Rouge* — L'Organisateur de la victoire, *Libéral* — Les monopoles, *Libéral* — Mgr et les journaux, *Rieur* — Les innovations de Laval, *Magister* — Ça et là, *Rigolo* — Fable-actualité, dédiée à la députation libérale, *Rigolo* — La nocce de chez Pitois, *L. Dubut de Laforest* — De Shang-hai à Ceylan, (*Suite*) *Léon de Tinsseau*.

Encore une fin d'année qui se présente, et le RÉVEIL paraît encore, en dépit de tous les efforts faits par quatre gouvernements, deux conservateurs et deux qui se disent libéraux, pour le détruire. Nous ne comptons pas les saintes congrégations et notre clergé, qui ont épuisé leurs dernières cartouches dans l'attaque du *Canada-Revue*, qu'ils ont tué, c'est vrai, mais pour le voir renaître sous la forme du RÉVEIL. L'année nouvelle s'ouvre sous de plus brillants aspects que jamais. Les amis de la cause *libérale* ont compris que le champion de la liberté de penser devait être soutenu par tous les amis du libéralisme, et ils ont pris les mesures nécessaires pour permettre la publication du journal sans obérer les revenus de son travail extérieur.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Nous remercions cordialement ces amis sincères de la grande cause libérale, et nous constatons avec plaisir que la jeunesse, cette jeunesse généreuse qui ne

compte pas ses sacrifices et n'escompte pas encore l'avenir au seul point de vue des intérêts pécuniaires, est avec nous contre l'autocratie politique, sociale et religieuse.

C'est donc avec une confiance sans bornes que nous commencerons dans une quinzaine la cinquième année de notre publication.

L'ÉDITEUR.

EMILE VANIER

Suite et fin.

C'est de lui que viennent les plans des ponts de St-Lin, de Ste-Clothilde de Horton, de Ste-Scholastique et Viau, sur la rivière des Prairies. C'est encore à M. Vanier que M. Beemer confia le dressage des types de pontons pour la ligne du Pacifique Canadien qui devait côtoyer nos quais.

St-Henri, Ste-Cunégonde, St-Paul, St-Louis du Mile-End, le quartier St-Denis, Maisonneuve, Valleyfield, St-Lambert lui doivent leurs systèmes d'égout. D'autres municipalités se sont aussi adressées à son bureau pour de semblables travaux — ce n'est qu'une question de temps : plans et devis sont prêts et approuvés.

L'asphaltage de St Henri et de Ste-Cunégonde sont aussi au nombre des entreprises qu'il a préparées et contrôlées. Dans cette catégorie nous omettons une foule de travaux tels que terrassements, trottoirs ; c'est le menu fretin.

M. Vanier a tracé la voie du Montréal & Occidental entre St Jérôme et Labelle, soit 70 milles ; dans le même ordre de travaux, il y a aussi ce qui se rapportait à une exploitation de chemin de fer au

nord des Grandes Piles, près des Forges Radnor.

* * *

Il va sans dire qu'un homme comme M. Vanier, qui est si bien de son temps et dans le mouvement, a donné une large part aux applications de l'électricité. Il a été le promoteur de la plupart des organisations qui, d'étape en étape, sont devenues, dans notre voisinage de grandes exploitations, telles, pour n'en citer que deux, la "Lachine Power & Land Improvement Co." et la "Citizens Light & Power Co." De lui les installations d'éclairage électrique à Maisonneuve, à Valleyfield, à St-Henri, à St-Paul. à Westmount, sur le hâvre.

Mais l'œuvre de sa vie sera le vaste système d'aqueduc et de transmission connu sous le nom de "Montréal Water & Power Co." Dès 1879 il commençait les premiers arpentages, et en 1891 les bases étaient jetées d'une puissante compagnie dont il était l'ingénieur en chef, le *Deus ex machinâ*. M. Vanier croit au *Greater Montreal* comme, là-bas, tant d'hommes d'élite et de progrès ont cru au *Greater New-York*. Il prépare l'avenir en embellissant, en assainissant, en embellissant ces municipalités, sans cesse grandissantes, qui seront demain les avant-postes de la métropole. En attendant, grâce aux avis éclairés de leur habile ingénieur, ces agglomérations jouissent graduellement de tous les avantages que possèdent les citoyens de Montréal, avec cette différence que leur eau est meilleure et les autres services également supérieurs et moins dispendieux.

Le rêve de plusieurs montréalais bien pensant eut été de profiter, il y a quel-

ques années, de l'expansion imminente de la "Montreal Water & Power Co." pour remplacer l'horrible système d'aqueduc actuel par celui qu'elle pouvait nous fournir à échéance relativement courte. Les arriérés, les myopes ne l'ont pas voulu. On a fait plus: des embarras sans nombre ont été suscités à cette compagnie. Elles les a aplanis. Sa marche de l'avant n'a été que momentanément ralentie. Le huit de ce mois, elle fournissait l'eau pour la première fois à quatre régions additionnelles: Outremont, Côtes des Neiges, le quartier St-Denis et Mile End. En 1899 les travaux seront repris. Sur la rivière Ottawa, devant Bordeaux, on installera une gigantesque pompe électrique d'une capacité de 5,000,000 de gallons et d'une force de 500 chevaux, la seule de cette envergure et de cette puissance au monde. Contentons-nous d'ajouter qu'il y a deux millions d'engagés dans cette entreprise.

Bref, l'histoire de celui que nous biographions est celle des grands travaux des municipalités qui nous entourent. Tout cela suffirait à remplir deux existences, et, cependant, il a trouvé le temps de s'occuper de beaucoup d'autres tâches importantes et délicates qui lui ont été confiées: Brockville, Cornwall, Barry, dans la province d'Ontario, Campbellton, au Nouveau-Brunswick, et Louiseville, près de nous, ont recouru à son expertise à propos d'aqueduc; et lors de la célèbre enquête sur le canal Lachine, le gouvernement d'Ottawa requérait ses services comme commissaire.

Estimé de ses confrères, recherché pour ses conseils et sa profonde expérience, il se voyait en 1889 appelé à siéger dans le conseil des Ingénieurs Civils du Canada.

Entre-temps, il a donné beaucoup de loisirs et d'aide pratique à la réussite de notre entreprise d'Opéra Français dont il fut l'un des directeurs.

Le *Canada-Review* eut rarement de meilleurs amis et le RÉVEIL a hérité de cette sollicitude

M. Vanier est un grand lecteur devant Dieu et les hommes: la bonne littérature du jour et les journaux de France et des Etats-Unis, traitant les questions qui sont ses spécialités, abondent sur sa table. Il se tient au courant de tout le mouvement scientifique et littéraire. Quant à la politique, elle ne le trouble pas. Conservateur loyal, mais en même temps tolérant et progressiste, il juge au mérite, plane au-dessus des misères et des luttes de coteries.

De son mariage avec Marie Olivine Parizeau sont nés deux charmants enfants: une fillette de 13 ans qui est au Sacré-Cœur et un garçon de 11 ans qui étudie au Mont Saint-Louis.

Un de ces ans, quand il en trouvera le temps, M. Vanier réalisera un rêve: il traversera en Europe; il ira saluer ces autres maîtres avec lesquels il est depuis si longtemps en communauté d'idées.

* * *

M. Vanier est un compatriote dont nous prenons gloire. Dans une sphère qui semblait l'apanage des hommes d'autres races, il a su arriver au premier rang, s'y maintenir et faire pressentir un avenir encore plus brillant. Rien ne relève un peuple comme d'avoir ainsi, dans toutes les branches de l'activité supérieure, des représentants dont la puissance de conception et d'exécution est reconnue, même par des étrangers portés à l'antipathie, ou

tout au moins à l'indifférence. Nous aimons, à certaines époques, à citer les noms de Canadiens-Français qui dans la Littérature, la Musique, la Sculpture, la Politique nous font aimer d'être de même descendance et oublier les laideurs de la vie nationale. Eh bien, son nom appartient à cette nomenclature; lui aussi, dans son domaine, est un autre champion dont nous aimons à nous prévaloir. Il y est arrivé, grâce à une énergie égale à la vaste somme d'aptitudes natives qu'il avait à exploiter. Il a été, il est le type le plus accompli du travailleur à la fois éclairé et infatigable. Il semble, dès le début, s'être dit, comme Sheridan, que nous citons en commençant :

Il n'est rien que je ne parviendrai à trouver en cherchant.

VIEUX-ROUGE.

Nous apprenons avec plaisir que le docteur Adolphe Lefebvre, fils de M. Gaspard Lefebvre, employé supérieur au département de l'Inspecteur des Postes à Montréal, vient de recevoir la nomination de secrétaire de la rédaction de *l'Union médicale*, le plus ancien des journaux de médecine du pays, qui termine dans quelques jours sa vingt-septième année d'existence. Nous souhaitons le plus grand succès possible au jeune confrère, et nous croyons que le journal et le journaliste n'y perdront rien en étant l'un au service de l'autre.

QUI CHERCHE TROUVE

Tout le monde trouve le BAUME RHUMAL sans le chercher et trouve en même temps la santé, ce précieux remède est une garantie assurée contre les affections pulmonaires. 25c. partout

150

L'Organisateur de la victoire

As-tu vu l'organisateur de la victoire ?

Car on n'a pas oublié que c'est ainsi que M. Laurier désigne Joseph-Israël Tarte, surnommé aussi "l'homme à poigne de fer" par le cassant Racul Dandurand, qui cependant sait ployer le genou.

Donc nous demandons : As-tu vu l'organisateur de la victoire ?

C'est qu'il vient de donner une belle preuve de sa force et de son flair politique, le bouillant ministre des travaux publics. Les plus naïfs vont enfin pouvoir mesurer à sa juste valeur cette réputation surfaite par les circonstances et l'incroyable engouement de certains chefs libéraux.

Lors des dernières élections générales M. Tarte a eu l'habileté de s'ériger en organisateur au moment où la semence de vingt années de lutte allait porter ses fruits, où le gouvernement conservateur s'écroulait sous le choc de ses divisions intestines et des assauts répétés de la vieille garde libérale. Il s'est attribué tout le mérite de la victoire et un grand nombre ont bien voulu le croire.

Le résultat des récentes élections partielles est une leçon non équivoque pour les crédules qui ne voulaient pas d'autre maître pour les conduire à la victoire.

L'humiliante défaite de Beauharnois — humiliante pour le ministre des travaux publics — ne saurait être attribuée à la bonne organisation des conservateurs.

Cette organisation n'a pas su trouver un candidat dans Montmagny, où Sir Henri Joly a fait élire son homme par une forte majorité ; elle a été écrasée dans Bagot, d'où M. Tarte a dû s'absenter dès le commencement de la lutte pour laisser la direction à M. Bernier, qui n'était pas heureusement soupçonné de tartisme.

Il en eut été de même dans toutes les élections provinciales sans le Tarte. Dans Verchères, le comté des Geoffrion, il n'a pas osé se montrer et nous avons vu la majorité libérale augmenter contre toute espérance. Il est intervenu dans Lévis et il aurait fait battre N. Charles anLgelier

à la victoire duquel nous applaudissons sans l'actif concours de la députation libérale. Il est allé parler dans M^{ss}issiquoi, et la majorité libérale a baissé à tel point que la victoire ressemble à une défaite.

Mais c'est dans Beauharnois que devait se déployer la brillante tactique du ministre des travaux publics. Le terrain était bien choisi. Le candidat libéral était élu il y a quelques mois seulement contre un ministre riche et influent, par près de trois cents voix de majorité. Le gouvernement fédéral y dispose d'un patronage énorme. Aussi M. Tarte accepta-t-il le défi qui lui était lancé. Il lui tardait de prendre sa revanche de la défaite de 1896. Sous son inspiration, le candidat libéral se déclara "l'homme de M. Tarte." La *Patrie* dirigea la lutte suivant les idées du grand manitou, et le seul journal du comté emboîta servilement le pas. Les travaux publics et les places furent distribués, avec une générosité sans précédent. De perfides circulaires furent adressées aux conservateurs, les invitant à se rallier à leurs anciens compagnons d'armes. Tout ce que l'argent et la boisson peuvent faire fut fait.

Malgré tout on n'a pu acheter assez de monde pour faire avaler "l'homme de M. Tarte." Conservateurs honnêtes comme libéraux dévoués l'ont rejeté avec dégoût.

M. Tarte est, non-seulement battu pour la deuxième fois dans un comté libéral ; mais il n'a pas eu le flair de prévoir sa défaite. La veille de l'élection il faisait prédire une éclatante victoire pour sa politique dans la *Patrie*.

On pardonne à un organisateur de ne pas vaincre quand les circonstances sont contre lui... — ce n'était pas le cas de M. Tarte à Beauharnois — mais il doit au moins se rendre compte de la situation, s'il connaît son affaire. M. Tarte n'a pas seulement su se renseigner sur l'opinion des électeurs.

Le voilà l'organisateur de la victoire !

Plus il s'est mis en évidence, plus il a fait tort aux candidats libéraux.

En se retirant, M. Bisson aura rendu son plus grand service au parti libéral ; il a permis à tous

les libéraux qui veulent voir de juger M. Tarte comme organisateur.

LIBERAL.

LE BAUME RHUMAL

Est le remède populaire par excellence contre le rhume. Il calme et guérit comme par enchantement les extinctions de voix. 149

LES MONOPOLES

S'il est un droit contre lequel les libéraux ont protesté lorsqu'ils étaient dans l'opposition, c'est bien celui sur le pétrole. Les chefs du parti ne pouvaient pas trouver d'expression assez fortes pour condamner la rapacité des raffineurs canadiens et la faiblesse du gouvernement qui les favorisait en imposant un droit exorbitant sur l'importation.

Ces représentations étaient tellement bien fondées que des journaux et députés conservateurs se rangèrent du côté de l'opposition sur cette question.

Le pétrole, disait-on, est le luminaire du pauvre des villes et des habitants des campagnes ; c'est un article de première nécessité, et il n'est ni juste ni politique de le gréver d'un lourd impôt.

C'était le bon sens même.

Eh bien ! les libéraux sont au pouvoir depuis plus de deux ans, et que voyons ? D'après le dernier rapport publié à l'officiel nous voyons que sur une importation et de ses produits valant \$93,710 les droits se sont élevés à \$59,135 durant le mois d'octobre dernier. C'est-à-dire que les droits s'élèvent encore à 63 pour cent, plus les frais de transport, d'inspection etc., qui sont rendus aussi élevés que possible par les règlements du département des douanes.

Soixante-trois pour cent sur un article de première nécessité, est-ce là le libre-échange qu'on nous faisait espérer ?

Et qu'on le remarque bien, ce n'est pas par esprit de luxe que le pétrole américain est importé ; mais bien parce que c'est le seul bon. Un

grand nombre sont obligés de se contenter du pétrole canadien ; mais le prix en est aussi augmenté par l'effet du tarif.

De sorte que le peuple sur ce seul article paie un impôt de \$1,500,000 chaque année tant au gouvernement qu'aux monopoleurs. Ces derniers retirent la grosse part, il est vrai.

Et pourquoi le gouvernement qui a des surplus mirobolants dans son budget, qui est obligé d'employer un Tarte pour jeter l'argent par les fenêtres de peur que le trésor public succombe d'une congestion, persiste-t-il à maintenir ces droits exorbitants ?

Pour faire plaisir à quelques monopoleurs parbleu !

C'était bien ce que l'on reprochait aux conservateurs. Mais au moins les conservateurs avaient un semblant d'excuse : les capitalistes qu'ils protégeaient étaient des Canadiens.

Aujourd'hui ce semblant d'excuse n'existe même plus. Les champs de pétrole d'Ontario sont passés sous le contrôle de la Standard Oil Co., le grand monopole américain qui fait la loi sur tout le continent. On ne nous accusera pas de puiser nos renseignements aux mauvaises sources : c'est le *Globe*, du 10 décembre qui nous l'apprend ainsi que bien d'autres détails édifiants.

Dans un article de plus d'une colonne le grand organe ministériel nous apprend qu'après s'être installée à Petrolea, le centre de la région pétrolifère d'Ontario, la Standard Oil Co. a entrepris d'écraser toute concurrence de la part des raffineurs indépendants. Pour arriver à ce but elle s'est servi de l'influence que l'étendue de ses affaires lui donne auprès des chemins de fer pour faire changer les tarifs de fret au détriment de ses concurrents. L'effet ne s'est pas fait attendre.

M. Galt, de la maison Galt, Scheider & Cie., du Mile-End, a dit au représentant du *Globe* à Montréal :

"Le monopole du Standard Oil à Petrolea est en réalité protégé à un taux de trois cents pour cent."

Et ce n'est pas dans l'intérêt des pauvres comme on va le voir, car M. Galt dit encore :

"Dans les quarante-huit après que le monopole

le eut commencé son œuvre en faisant doubler le tarif du fret sur tous les chemins, toute l'industrie de la région fut paralysée. Les pertes ne sont pas moins d'un million au bas mot à l'heure qu'il est. Toute cette vaste industrie et celles qui s'y rattachent sont arrêtées, et la ruine est à nos portes."

En d'autres termes, le grand monopole américain ayant pris pied au Canada, entend se servir du tarif de 63 pour cent non pour développer les ressources du pays, mais pour écraser la concurrence.

Et le peuple paie toujours les taxes. Et le gouvernement Laurier regarde l'œuvre de ces "combines" d'un œil paternel.

Le "combine" du sucre prospère ; la "combine" du coton perfectionne son organisation, une grande compagnie américaine aura bientôt dépossédé les Canadiens du droit de chasser les phoques sur la haute mer. Tout cela ne suffisait pas : il fallait encore nous mettre à la merci du Standard Oil Trust. La sollicitude du gouvernement ne s'arrête plus aux monopoles d'origine canadienne, il faut qu'il en facilite l'importation de l'étranger.

Et M. Tarte se promène dans le pays déclarant que le parti libéral a rempli ses promesses, que les chercheurs de place et les intraitables seuls ne sont pas contents.

LIBÉRAL

DANS CE CAS LA MEME

Ceux qui sont atteints de l'asthme se trouveront grandement soulagés en faisant usage du BAUME RHUMAL, et ils voudront toujours en avoir une bouteille auprès d'eux. 148

Du *Soleil* :

"Nous connaissons peu d'hommes politiques qui disposent d'une aussi grande somme de travail que l'hon. M. Marchand."

Alors c'est par pure modestie que le "vieux lion" n'a pas voulu attacher son nom à aucune mesure sérieuse durant les trente années qu'il a passées en Chambre.

Mgr ET LES JOURNAUX

Il y a des mois que le RÉVEIL invite l'autorité ecclésiastique à employer la grande influence qu'elle possède indubitablement pour mettre fin au dévergondage des grands journaux quotidiens dont les colonnes sont remplies de récits cent fois plus tmmoraux que les romans parisiens dont ils n'ont pas seulement la valeur littéraire.

Enfin Monseigneur Bruchési s'est décidé à élever la voix ; et pour que les journaux visés ne s'y trompent pas, il s'adresse directement aux rédacteurs de la *Patrie* et de la *Presse*. Cependant, il prend bien des précautions oratoires ; et les journaux ne pouvaient lui refuser le témoignage, qu'il semblait solliciter, d'avoir été très tolérant.

Encore croit-il devoir dire :

" Ne soyez pas étonné, Monsieur le directeur, si cet appel vous arrive par voie extraordinaire, sous forme non plus de communication privée, mais de lettre ouverte. Ce n'est point l'avertissement public qui suit la monition secrète restée inefficace. Non ! mais j'ai cru qu'il vous serait plus facile de vous conformer à la direction que le devoir me fait une obligation de vous donner, si mes observations étaient, en même temps, mises sous les yeux et des journalistes et de leurs électeurs."

Il fut un temps où on n'y mettait pas tant de formes pour ruiner un journal. Espérons que la nouvelle règle sera suivie pour les pauvres comme pour les puissants.

Monseigneur Bruchési dénonce ensuite en des termes dont la forme ne cache pas toute la sévérité la manie de publier les rapports les plus circonstanciés sur les crimes les plus repoussants.

Ceux qui voudraient trouver à reprendre pourraient dire que Monseigneur a attendu la fin de toute une série de "tragédies" scandaleuses pour protester. D'autres encore trouveront qu'il n'indique pas tous les genres de rapports repréhensibles, tels que les consultations de cartomanciens et les invitations à aller entendre les prédicateurs "adventistes."

Mais pour le moment contentons-nous d'étudier la mine de nos grands confrères.

La *Patrie* déclare qu'elle se soumet tout simplement ; mais dans le même numéro elle consacre une colonne près à raconter pour la centième fois les faits et gestes de Sam Parslow et une autre colonne à des détails sur d'autres tragédies plus ou moins lointaines.

L'espace de la *Presse* était fort entamé par la description illustrée de l'incendie de la rue McGill, qui ce jour-là prenait le pas sur les "boucheriers." Mais l'organe de M. Helbronner ne veut pas trop s'engager.

" Nous ne doutons pas dit-il que la parole éloquente et pathétique du digne prélat, s'élevant, avec raison, contre la reproduction macabre des scènes de crimes, contre la damatisation des hideurs de l'humanité déchuée, et la dissection psychologique des héros de drames passionnels vécus, ne trouve un écho sympathique et vibrant dans le cœur du peuple canadien-français, si foncièrement honnête et catholique."

Mais le grand journal explique qu'il est bien difficile de se protéger contre la contagion, qui vient du dehors, parait-il. Toutefois on espère que l'éditeur pourra "observer, sans trop de sacrifices, une règle rigoureuse d'hygiène."

Si les sacrifices devenaient trop considérables, on ne sait pas ce qui pourrait advenir de l'hygiène moral.

L'avenir nous le dira sans doute.

RIEUR.

PAUVRE ENFANT

Il a la coqueluche ça nous fait mal de le voir souffrir aussi horriblement. Donnez-lui donc vite une dose de BAUME RHUMAL ça le soulagera de suite. 151

Le Soleil prétend faire de graves réflexions sur le résultat dans Beauharnois, mais il n'est pas dangereux qu'il en fasse part au public.

Les innovations de Laval

Il y a deux ans l'Université Laval faisait grand bruit parce qu'elle avait fait venir M. Brunetière pour donner deux ou trois conférences à Montréal. Cet événement, disait-on, allait faire époque dans l'histoire des lettres canadiennes. Il devait contribuer à resserrer les liens entre le Canada-français et l'élite de la France intellectuelle.

Au fond, ce que l'Université honorait en M. Brunetière, ce n'était pas le littérateur, mais le philosophe conservateur qui venait de proclamer la banqueroute de la science.

Les amis de la France à Montréal ne recherchèrent pas le motif; ils se portèrent en foule pour entendre un des écrivains qui font la gloire de la France; et l'Université fit, croyons-nous, une bonne spéculation.

C'est du succès de ces conférences qu'est née l'idée de faire venir de France chaque année un conférencier pour donner des cours sur la littérature française.

Nous trouvons l'idée excellente; mais on nous permettra de dire que la manière dont elle est exécutée ne fait pas honneur à l'Université Laval.

Le conférencier de cette année M. de Labriole, est certainement un jeune homme de talents extraordinaires; mais c'est toujours un jeune homme, qui n'a pas l'autorité d'un maître. Il prouve son intelligence en suivant les sentiers battus, en se gardant bien d'émettre des idées trop nouvelles.

Peut-être est-ce là précisément ce qu'on attendait de lui. Peut-être même lui a-t-on tracé le cadre dans lequel il devait rester pour ne pas effaroucher la foi de nos braves Canadiens. C'est ce que grand nombre prétendent. Ceux-ci disent que M. de Labriolle, dans une de ses premières conférences, avait fort scandalisé son auditoire en proclamant que Voltaire et Victor Hugo méritaient d'être classés parmi les plus grands génies qui ont illustré la littérature française.

Quoiqu'il en soit l'Université Laval n'affirme pas sa supériorité comme institution française,

en allant chercher ses professeurs parmi les étudiants de Paris. Nous ne disons pas cela pour amoindrir le mérite de M. de Labriolle. Nous constatons seulement le fait que l'on confesse ne pouvoir former des professeurs compétents dans le pays.

Quant aux sujets traités par M. de Labriolle, si loin que nous soyons de Paris, nous trouvons qu'ils manquent un peu d'originalité. Les homélies sur le génie du christianisme sont sans doute fort édifiantes; mais nous en avons maintes fois entendu de pareilles de la bouche de nos curés. Chateaubriand et Bossuet sont assez connus au Canada pour qu'il ne soit pas nécessaire de faire venir des gens de France à seule fin de nous les lire.

MAGISTER.

SUCCES ASSURE

Le BAUME RHUMAL soulage et guérit la consommation. 152

CA ET LA

Du *Sorelois* :

"AVIS. — Le soussigné donne avis au public qu'il défend à qui que ce soit d'engager sa femme Adèle Péloquin comme servante et qu'il défend aussi qu'elle soit reçue dans les maisons pour déconcher.

CUTHBERT OLIVIER.

Sorel, 2 dec. 1898.

Nous nous demandons ce que dirait M. Olivier si sa femme, au lieu de se rendre dans une maison pour déconcher, s'y rendait pour coucher.

Dans tous les cas, nous est avis, que l'avis ci-dessus ne fera pas le bonheur de son auteur ni la gloire de sa famille.

* * *

A l'occasion de l'inauguration du régime américain à Porto-Rico, les bons moines espagnols qui sont habitués à y faire la loi, ont lancé une lettre pastorale défendant à leurs ouailles

d'avoir aucun rapports avec les protestants, voire même quant il s'agirait d'en recevoir des cadeaux.

Le général Henry, commandant américain, a eu le mauvais goût d'intervenir et d'annoncer à ces bons moines que les autorités militaires ne leur permettraient pas de dénoncer aucune secte.

Il eut été bien plus simple d'attirer l'attention du clergé de Porto-Rico sur le fait que les prélatés américains ne trouvent pas inconvenant de fraterniser avec les dignitaires protestants ; même que Mgr. Bruchési, de Montréal, se fait collaborateur d'un journal protestant comme la *Gazette*.

M. Tardivel s'amuse.

Il a trouvé dans un journal américain l'histoire d'une prétendue rencontre entre un dignitaire de la franc-maçonnerie et le bouc employé pour les initiations ; et il se hâte de la reproduire comme parole d'évangile. Voici la fin de ce récit :

"Le bouc vient au devant de M. Tice. Il a une attitude menaçante. En voulant éviter l'animal courroucé, le chancelier, par inadvertance, ferme la porte derrière lui. Hélas ! l'huis, à ressort, une fois fermé ne s'ouvre que du dehors au moyen d'une clef que le malheureux Tice a dans sa poche.

"On devine le reste. Le bouc, enragé, se montre béliet de première classe. Le pauvre Tice, alourdi par les ans, a beau se demener, bondir de droite à gauche, rebondir de gauche à droite, le bouc est plus agile que lui, et parvient à administrer au chancelier, dans la partie la moins intéressante de sa personne, des coups de tête formidables.

"Les dents du malheureux Tice en claquaient dit la dépêche.

Puisqu'il faut des histoires de franc-maçon à M. Tardivel, nous aimons assez ce nouveau genre. C'est plus gai et moins lubrique que les contes de Diana.

* * *

La *Patrie* publie le portrait de Sir William

Harcourt qui vient de démissionner comme chef du parti libéral anglais. L'organe de M. Tarte ne paraît pas se douter que le *leader* anglais donne une belle leçon de bienséance aux politiciens canadiens.

"Le poste de chef d'un parti, dit-il d'abord, comporte de nombreux sacrifices."

Voilà certainement ce qui sera nouveau pour ceux qui sont habitués à voir des ministres qui, hier, vivaient modestement dans un sous-bassement de la rue St-Denis, se transformer en capitalistes dès leur arrivée au pouvoir.

Mais il y a plus, Sir Wm Harcourt dit : "J'aurais supporté ces sacrifices avec plaisir si j'avais rencontré les vues du parti, mais du moment qu'une partie de la députation ne m'approuve pas je crois de mon devoir de me retirer."

C'est très digne et très correct, mais encore une fois on sera surpris dans notre pays de voir pareille délicatesse. Ici les ministres se cramponnent au pouvoir et il faut les chasser à coup de bottes....

Ils se croient si indispensables....

M. Tarte est plus perspicace après les élections qu'avant.

Voici comment la *Patrie* s'explique la défaite de Beauharnois :

"Il était évident, dès le lendemain du choix de M. Wilfrid Mercier par la convention, que l'unanimité des esprits, si nécessaire au succès ne s'était point produite autour de la candidature ministérielle.

"Il n'y a pas à se plaindre dans les circonstances, du résultat du scrutin à Valleyfield et à Beauharucis.

"Si nous avons été battus, ce n'est pas parce que les électeurs de ce comté préfèrent M. Flynn et sa clique à M. Marchand et ses collègues, mais parce que M. Mercier a été victime de considérations locales et de questions personnelles absolument étrangères à la politique."

C'est bien cela, les électeurs n'ont pas voté sur un programme politique, mais contre "l'homme de M. Tarte" qui avait eu soin de cacher le drapeau libéral dans sa poche.

Mais nous ne nous attendions pas à trouver cette confession dans la *Patrie*.

DÉDIÉE À LA DÉPUTATION LIBÉRALE.

Fable-Actualité

M. Tarte reconnaît si bien le caractère tout personnel de la défaite de Beauharnois qu'il sent le besoin de se défendre.

"M. Mercier a joué quelque peu de malheur : au moment où M. Tarte, qui compte des amis dévoués dans le comté, allait se jeter dans la lutte, il a été, comme on le sait, obligé d'abandonner le champ d'action pour rester au chevet de l'un de ses fils frappé soudainement d'une maladie très dangereuse."

M. Tarte garde-malade, c'est très joli. N'empêche que le lendemain de l'élection il a pu s'en aller à Ottawa.

* * *

M. Mercier se vantait d'avoir tout ce qu'il fallait pour gagner par 400 voix. Va-t-il accuser les conservateurs d'avoir triomphé par la corruption.

* * *

A-t-on remarqué comme M. Tarte lâche ses "hommes" quand ils ne gagnent pas.

* * *

M. Dandurand, l'intransigeant qui naguère déclarait que les masses ignorantes étaient maintenues dans le parti conservateur par le clergé, s'est un peu trop pressé pour courber le genou devant celui qui l'a nommé sénateur et qui a fait son beau-père premier ministre. Va-t-il songer maintenant à reviser son opinion sur l'homme à la poigne de fer.

Ce n'est certainement pas M. Lamert qui doit se mettre en deuil. Ceux que M. Dandurand éreinte se portent bien.

RIGOLO.

Un jour de pauvres pêcheurs de l'Arabie trouvèrent dans la Mer Rouge un coffret de provenance insolite, mais couvert de fausses pierreries. Comme ils n'étaient pas des lapidaires experts ils pensèrent avoir mis la main sur un trésor très précieux et ils se hâtèrent d'ouvrir le coffret, croyant trouver à l'intérieur des richesses dignes des espérances que l'intérieur leur faisait concevoir. Grand fut leur désappointement quand ils virent sortir de la petite boîte un nain difforme, les yeux louches, les doigts crochus, la langue fourchue, suivi de deux autres petits nains dont la paternité ne faisait pas de doute.

Le premier mouvement des pêcheurs fut de rejeter à la mer ces monstrueux rejetons de la race humaine. Mais le père nain, tout en bégayant, se montra si humble, promit si bien de servir ses nouveaux maîtres et raconta de si belles histoires sur les pays d'où il venait qu'on finit par lui faire grâce.

Puis, avec le temps, comme il amusait fort la compagnie par ses tours de singe, ses voltesses accomplies avec une habileté sans-pareil, il devint le favori général. On lui prodigua les douceurs, lesquelles, du reste, il partageait délicatement avec ses petits, déployant ainsi des vertus dignes de tout éloge.

On traita si bien le petit nain qu'il grandit à vue d'œil. Ses bienfaiteurs, âmes naïves, se réjouissaient du bien qu'ils avaient fait.

Mais un jour vint où le nain, se trouvant géant, déclara qu'il avait servi assez longtemps, et que c'était à son tour de faire danser ceux qu'il avait servis. Il devint un abominable tyran ; mais comme il n'y avait plus personne pour s'opposer à lui, ses anciens maîtres, devenus ses victimes n'eurent plus d'autre ressource que de courber la tête et de gémir sur leur généreuse imprévoyance.

MORALE — POUR LES AVEUGLES :

M. Tarte est arrivé dans le parti libéral sans le sou, au moment où, suivant ses propres paro-

les, ses anciens alliés allaient le mettre en prison. Le parti libéral l'a mis au Parlement, l'a fait ministre, lui a confié toutes ses armes ; — bientôt il n'aura plus qu'à le servir.

RIGOLO.

LA NOCE DE CHEZ PITOIS

Le village de la Croix-du Jarry est en fête.

La fille à Pitois épouse aujourd'hui même un sien cousin Pierre Landreui, un brave garçon s'il en fut et s'il en est.

Il y a eu bien eu quelques tiraillements au moment du contrat : les Pitois ne voulaient pas se séparer de la terre des Verdoyers et du baradis de la Mare-aux-Herbes. Les Landreui ont insisté, et il a été convenu que les Pitois garderaient le baranis et donneraient la terre des Verdoyers.

Alors on s'est occupé de la noce.

Les repas ont lieu chez les Pitois, qui fournissent le vin, le pain et les assaisonnements ; les Landreui payent la viande et le dessert. Les liqueurs seront offertes par moitié. Le plus grosse part incombe aux Pitois, et c'est de toute justice, puisqu'il y aura un petit retour aux frais des Landreui, le lendemain de la noce.

La maison de la mariée est perchée tout au haut du village. Elle a fait sa toilette pour la circonstance : crépissage à blanc, volets verts rien ne lui manque, et elle prend des airs de coquette enrubannée avec la vigne séculaire qui l'enlace dans une vigoureuse étreinte.

Le mois de septembre touche à sa fin et les bons et beaux rameaux à grappes d'or ne connaissent plus d'obstacles : ils iraient comme des fous ouvrir la toiture si une main vigilante ne comprimait leur ardeur. Ces rameaux verts, ce sont des buveurs de soleil : ils sont brutalement amoureux peut-être : ils n'ont pas de ces minces languissantes des plantes d'ornement au feuillage verni : ils ne savent pas prendre les airs revêches des arbustes aux fleurs poitrinaires ; mais ils sont vivants comme le maître qui les a plantés, et, comme le maître, ils ne craignent pas les morsures du soleil.

Les Pitois sont chez eux et bien chez eux. Là près du bas côteau, la grande châtaigneraie traversée par la route ; cette grande étendue de terrain, autrefois couverte de bruyère, aujourd'hui toute plantée de vignes ; les terres de la Rouclée, où, il y a quelques semaines à peine,

les épis droits et touffus prenaient des ondulations de vagues dorées, tout cela est aux Pitois.

A côté de la maison, la grange, toute drapée de toiles blanches, Les battants des portes sont retenus pas des futailles vides, parées, elles aussi, d'un vêtement blanc et surmontées d'arbres verts.

Le sol, lavé et battu, luit comme un bronze neuf ; les quatre bœufs tirés de leurs crèches, font entendre de longs mugissements dans les étables voisines.

La table, le chef-d'œuvre des fils Pitois, un immense fer à cheval qui contourne les cuves et le pressoir et vient aboutir d'un côté aux crèches vides et de l'autre à la bergerie, où les moutons ennuyés du bruit, bêlent comme ils n'ont jamais bêlé !

Dans la basse-cour, c'est un va-et-vient continu ; la mère Pitois préside à tout : les manches relevées jusqu'aux coudes, la face enluminée, le mouchoir jaune et vert croisé sur la tête, le tablier de grosse toile relevé aux hanches, elle donne ses ordres.

Antoinette, Aglaé, la fantille, les trois brus de la maison, tordent le cou aux volailles : canards, poulets, pintardes, et même les meilleures d'entre les pondeuses se font prendre à la queue leu-leu,

Dans la cuisine, les tourtières sifflent leurs chansons, le tourne-broche plie sous le faix avec de longs craquements, et l'énorme flambée fait resplendir les cuivres et les assiettes colorées des dressoirs.

La tante Bertrix est chargée de mettre le couvert. Cent vingt convives ont été invités à la fête, cent quarante ont répondu à l'invitation : les Bérias ont amené leurs neveux, les Giroux se sont fait accompagner de leurs brus ; ainsi des autres. On sera un peu plus gêné, et voilà tout.

Les assiettes sont placées et comptées ; les bouteilles garnies et les futailles en perce couchées sur les poutres de châtaignier, comme des canons prêts à mitrailler les convives.

Il est quatre heures.

Les vieux qui n'ont pu suivre la noce chez Vincent commencent à s'impatienter. Ils vont et viennent dans la cour, les mains derrière leur jaquette à boutons de cuivre, s'entretiennent de ce terrier qu'il faudrait écraser et du phylloxera qui détruit les vignes. Au milieu de leurs discussions, ils trouvent le mot pour rire.

— Antoinette, t'es gentille un brin...

— Père Bérias, laissez-moi tranquille !..

F. — Bas ! c'est pour rire... Va-t-on se fâcher ?... je veux t'embrasser, petiote.

Et l'Antoinette, qui ne voit pas de mal aux galanteries du vieux, se laisse donner deux baisers sonores, pendant qu'Aglæ défend sa poitrine contre les attaques du vieux Maliou.

— Oh ! non... C'est plus de jeu... Voyons, les vieux... il faut être sages... Vous devriez rougir de ne pas être plus raisonnables... à votre âge...

— Sacredieu ! t'as raison, la fillette, nous devons laisser la place aux gars ; nous ne sommes bons qu'à table...

Cinq heures. On entend des clarinettes et des refrains de chansons.

Enfin voici la noce.

Pierre Landreui donne le bras à sa compagne, une fille au large rire, aux lèvres vermeilles, aux hanches assez solidement établies sur la défensive pour lui permettre de porter gaillardement des enfants.

Brave Pierre, comme il est fier sous son habit de drap noir et comme il boit des yeux sa Miette sa Miette qui l'a attendu cinq ans, pendant qu'il était soldat !

Droit comme un chêne, sain et svelte comme un brochet de rivière, le marié regarde complaisamment son bouquet aux mille couleurs, mais ses yeux se perdent toujours sur les yeux de sa bien-aimée.

Aussi pourquoi leurs yeux sont-ils si noirs et si veloutés ?...

Après les mariés, viennent le garçon d'honneur, la fille d'honneur, armée d'un gros bouquet de roses, les parents, les ami, les voisins, toujours chantant, toujours riant : jeunes et vieux, hommes et femmes frappant du pied nu son de la musique, et les refrains accompagnent les ritournelles.

On entre, on prend place. Les hommes seuls sont assis ; les femmes circulent à droite et à gauche pour le service.

En commençant, peu de causeries. Les cuillers battent leurs roulements dans les assiettes profondes ; c'est la première santé.

« Attention ! crie le Pitois, Tout le monde est-il servi ?

— Oui ! oui !

— Le vieux Grimaud n'a rien dans son verre.

— Eh ! vieux, vous avez bu ?

— Vous m'excuserez la jeunesse ; la soif me travaillait la gorge.

— Allons : à la santé des mariés !

Cent voix répondent :

— A la santé des mariés !

Les plats succèdent aux plats, les rasades font fuir les rasades. C'est le moment où l'on doit verser le coup du milieu.

Toutes les femmes viennent s'asseoir à la table. Le marié et la mariée prennent les bouteilles et versent à la ronde du *pineau* aux femmes et de l'eau-de-vie aux hommes.

Des santés vont leur train.

L'heure des chansons est venue.

C'est la mariée qui commence.

Elle est rouge comme une braise, la fille à Pitois. Elle chante une romance sur la rivière du pays, et quand elle arrive au refrain :

Et la Dorne aux eaux limpides

Coule-oule-oule sur les blancs cailloux.

tous les invités reprennent en chœur une fois, deux fois, trois fois et la Miette s'assied au milieu des applaudissements.

— A qui le tour ? A vous, père Mathurin ?

— Oh ! mes amis, nenni pour ce soir.

— Allons ! tante Bertrix.

La tante Bertrix, l'épicière de la Croix-du-Jarry, représente la dame au milieu de tous ces paysans. Elle a exhibé pour la circonstance un bonnet tuyauté aussi raide qu'une mitre d'évêque. La tante Bertrix est maigre et ridée ; elle se lève majestueusement en rejetant en arrière les flou-flou de son bonnet :

— J' n'en sais qu'une.

— Allez toujours, tante Bertrix.

— Vous accompagnerez ?

— Nous accompagnerons.

Virginie, les larmes aux yeux,

Je viens t'y faire mes adieux....

La voix qui résonne comme une crécelle, faiblit, et les auditeurs, fidèles à leur promesse, reprennent le refrain :

Nous partons pour la Messique,

Nous mettons la voile au vent ;

Nous allons droit au couchant...

Les jeunes ont le tour ; les vieux chantonnent aussi ; tout le monde y passe et repasse.

Il a fort bien chanté,

Buvons à sa santé.

— A la santé de notre hôte !

Que le diable lui casse les côtes !

Et lan-lan-la, et lan-lan-la...

Cette fois les jeunes gens frappent la table avec leurs verres ; les fillettes battent des mains

et les vieux trinquent et retrinquent à qui mieux mieux.

Un silence.

— Eh ! la jarretière !... la jarretière !...

C'est Nicolas, le fils au meunier, qui a fait le tour. On a entendu un cri, et une main triomphante sort de dessous la table avec la jarretière de la mariée.

Une jarretière rose, s'il vous plaît, achetée le matin même à la ville. On se passe la jarretière, toutes les mains veulent la toucher : ça porte bonheur, comme de faire enjamber son fusil avant d'aller à la chasse par une gentille fillette.

On se lève. Seuls, les vieux restent à table : ils vont prendre la rincette, le pousse-café, le gloria, et continuer leur conversation de tout à l'heure.

— Allons, au bal ! au bal !

Les musiciens marquent le pas, et le cortège se met en branle.

Il fait nuit, mais une nuit pleine d'étoiles. On s'en va bras dessus, bras dessous, jusqu'à la guinguette du village.

— Un vin chaud ! fait le fils de à Bérias.

— Ca va !

Et le vin chaud est commandé à raison de dix sous par tête.

— La bourrée ! la bourrée !...

Les vieilles femmes sont entraînées au milieu de la salle ; il fuet que tout le monde danse.

— En avant, la musique !

Tin loulan — lan léro — tin loun — loun — loun li.

Les filles tournent comme des toupies d'Allemagne ; les gars se coupent et s'entre-coupent en claquant des mains et en faisant résonner les talons...

Minuit ; les mariés se retirent.

À deux heures, quelqu'un demande : *La soupe !*

— Oui, la soupe ! la soupe !...

Un brancard est préparé : on y dépose une soupière toute fumante, et les fillettes et les garçons prennent le chemin de chez Pitois.

— Les mariés ! les mariés !

— Ils ne sont pas là.

— Ouvrez-nous !... ouvrez-nous !...

La tante Bertrix descend :

— Ils sont couchés dans la maison de Mathurin.

— Chez Mathurin ! chez Mathurin !

— Ils la mangeront la soupe, la soupe,
Ils la mangeront la soupe à l'oignon..

....Le marié bougonne, mais finit par s'exécuter. Il entr'ouvre la porte de la chambre.

La troupe des gars est introduite dans la chambre nuptiale. La mariée toute honteuse se cache sous les couvertures du lit.

— La mariée ! la mariée !... Il faut qu'elle en goûte !

Miette relève la tête et prend une cuillerée ; elle y revient... une fois, deux fois avec hésitation, et finit par manger de bon cœur.

Allons ! la soupe n'a pas troublé son rêve.

Le matin, grands et petits tont mille plaisanteries à Miette...

Ses yeux sont cernés...

— Elle est pâle...

-- La soupe lui a-t-elle donné des forces ? ...

— Et Landreui ?...

Le surlendemain on déjeune chez les Landreui. La noce dure deux jours encore et puis chacun rentre chez soi.

L. DUBUT DE LAFOREST.

DE SHANG-HAI A CEYLAN

(Suite)

On atteint le Pic en un quart d'heure, au moyen d'un chemin de fer qui offre une certaine analogie avec celui du Righi. Parvenu au sommet, on éprouve une agréable surprise en se voyant environné de nombreuses villas, tenues avec un grand luxe, et qui permettent aux *richards* du lieu de braver le climat d'une résidence où l'hiver lui-même se passe à peu près inaperçu.

Un hôtel bien installé permet au commun des mortels d'aller respirer un peu d'air les jours où le thermomètre marque *Asphyxie* dans les quartiers bas de la ville.

Après avoir admiré la vue de la rade où les mouches à vapeur grouillaient comme les arraignées d'eau sur la surface d'un étang, je me suis retourné pour embrasser du regard la pleine mer qui baigne l'autre côté de l'île, longue de douze ou quinze kilomètres, large de deux ou trois à peine. Puis je suis redescendu sur le quai, où j'ai pris un " sampan " pour me ramener à bord. Cette disgracieuse embarcation, sorte de hutte en paille installée sur un canot, sert à la de gagne-

pain et d'habitation à toute une famille dont les diverses générations y naissent, s'y développent s'y nourrissent et y meurent sans mettre, sauf de rares occasions, le pied sur la rive. Dans le mien, l'homme et une vieille mégère, qui devait être sa belle-mère, ramaient à l'avant. La femme manœuvrait à l'arrière, avec un marmot de quelques semaines à cheval sur les reins. D'autres rejetons d'un âge fort tendre s'ébattaient un peu partout sans autre protection que celle d'une grosse gourde attachée au postérieur de chacun, pour le faire flotter en cas de chute, — un cas qui doit se présenter vingt fois par jour pour peu que la mer soit agitée. Et moi, blotti sous la paillette, je n'avais pour faire la conversation qu'un poulet en bas âge, évidemment de nature liante, qui semblait vouloir me distraire par les pépiement qu'il m'adressait, tout en tournant la tête et en clignant l'œil avec des mines de vieux loup de mer.

Et maintenant, je vais retrouver des lieux connus, car notre prochaine étape est Saïgon, où déjà mon humeur voyageuse m'a conduit. Mais qu'importe ! Si la terre n'a rien de nouveau à m'offrir, il me reste l'amie éternellement inconnue, éternellement nouvelle : la Mer, dont les flots sont verdâtres aujourd'hui, ainsi que du jade liquide.

II

Dimanche, 17 août,

Saïgon est un vaste dépôt d'édifices publics, au milieu desquels se sont glissées de rares maisons particulières, abritant quelques douzaines de simples citoyens, chargés de nourrir, d'abreuver, d'habiller, de coiffer et de distraire les habitants de ces palais, autrement dit les fonctionnaires. Car, de même qu'on s'exile, dans d'autres colonies, pour planter le coton, le poivre ou la canne à sucre, de même on vient en Cochinchine pour cultiver le budget. On cultive même avec tant d'ardeur ce sol généreux, qu'il commence, paraît-il, à donner des signes d'épuisement et à réclamer la fumure de l'emprunt.

Les fondateurs de la ville, qui n'existait pas il y a vingt-cinq ans, ont eu l'idée malheureuse,

de la placer à quatre-vingts kilomètres de la mer. Mais le fleuve qui la baigne, large et profond, porte les plus grands navires à marée haute. Saïgon, depuis ma dernière visite, est devenue ou plutôt achève de devenir une charmante ville. Ses larges rues, ses immenses boulevards, également plantés d'arbres, ses édifices presque à jour, séparés les uns des autres par des jardins où la verdure éternelle du tropique se déploie, la forme bizarre des voitures qui semblent défoncées par un coup de vent, le visage, le costume, la couleur des passants, tout lui donne au plus haut degré la physionomie spéciale des cités de l'extrême Orient. Mais, ni Singapore, ni Colombo, ni Shang-hai, ni Yokohama, ne sont aussi prodigues d'air et d'espace. Une chose, toutefois, lui donne je ne sais quelle apparence négligée, déserte et campagnarde : sur la plupart des trottoirs on marche dans l'herbe jusqu'au genoux. C'est que la Cochinchine a pour caractère distinct l'humidité, mère des végétations désordonnées. Cette végétation, malheureusement, ne s'arrête pas au trottoir. Elle pénètre dans la maison, et dans l'espace d'une nuit, fait de vos bottines une couche à champignons, de vos gants un champ d'expérience pour la moisissure.

Le pays, sauf de rares collines boisées, n'est qu'une plaine sillonnée de cours d'eau, à peine élevée de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer. Le touriste peut s'en plaindre, mais l'indigène s'en réjouit et barbote voluptueusement dans les flaques d'eau de ses rizières. Hélas ! où sont les rizières du Japon, semblables à des tapis de verdure dont la trame serait un miroir de cristal ! Celles-ci ressemblent à des marais grisâtres où les buffles hideux, presque noirs, enfoncent jusqu'aux ventres. Mais qu'importe, après tout ? La récolte, presque toujours, est abondante, et l'Annamite n'a rien de commun avec le Japonais, dont les yeux ne sauraient se passer de pittoresque, non plus que son estomac de nourriture.

Ils sont bien laids, ces pauvres Annamites. Vous les avez vus à l'Exposition de 1889, avec leurs pantalons de débardeurs, leurs longues chemises aux manches étriquées, leurs chignons ridicules. Et si peu de sentiment artistique dans

le costume, tellement pareil pour les deux sexes que l'étranger, pendant huit jours, circule au milieu de points d'interrogation vivants ! Le Chinois abonde en Cochinchine, et s'y sent presque chez lui, toléré sans amour et sans haine par la population autochtone. De fait, les deux races ne se font guère concurrence. Le Chinois achète le riz et l'exporte ; il tient des boutiques d'objets européens ou de curiosités nationales ; il exerce certains métiers, notamment ceux de tailleur et de blanchisseur, qui restent son monopole. Enfin, quelques centaines d'Indiens, de la côte de Malabar, toujours pittoresquement drapés dans leurs cotonnades éclatantes, jettent leur note chaude et harmonieuse au milieu de ce concert pauvre en attractions.

Quant aux Français, on les voit peu dans la journée. Dès huit heures, ils ouvrent leur cabinet, leur bureau, leur caisse ou leur tribunal. De midi à deux heures, ils font la sieste. Puis, vers le soir, ils vont se promener en voiture, pauvres ou riches, car cette course au trot d'une heure et demie, pendant laquelle on respire, est ici une nécessité de l'existence.

Lors de mon dernier voyage, le "persil" saïgonnais, presque entièrement masculin, péchait par une monotonie désespérante. Aujourd'hui les Européennes abondent ; les femmes gracieuses et bien mises ne se comptent plus ; les jolies sont à peines rares. On y donne — j'en sais quelque chose — d'excellents diners, suivis de réunions fort gaies. Les jeunes filles sont en nombre, un peu *fast*, toujours prêtes à danser par trente-six degrés de chaleur, coquettes en proportion de la température. J'ai laissé mon cœur à une Mignon blonde qui regrettait fort peu sa patrie. Mais j'ai peur de l'avoir laissé aussi, incapable de décider mon choix, à une sainte Thérèse brune dont les yeux versaient la flamme — céleste ou terrestre, je n'ai pas eu le temps de vérifier.

Toutefois, ma grande passion a été une princesse, une vraie, que j'aurais enlevée, bien certainement, si je n'avais pas eu peur de me mettre l'Angleterre sur les bras. Car le père de cette ravissante créature n'est autre que le roi légitime de Birmanie, dont les Anglais "protègent" les

Etats. Ils les protègent même si bien que le prince Myngoon Min a dû s'enfermer dans une caisse pour échapper à l'hospitalité de ses "protecteurs," qui voulaient à toute force le garder chez eux, à Chunar. Il file, dans une maisonnette de Saïgon, des jours qui ne sont pas tissés de soie, d'or encore moins.

Ne pouvant rendre le trône de ses pères à la belle princesse Taïtenma, j'ai obtenu de son auguste et malheureux père l'autorisation de lui envoyer des bonbons, d'autant plus que j'estime qu'elle n'en mange pas beaucoup dans l'état actuelle des affaires de la dynastie. L'Altesse Birmane a paru tout à fait séduite par ma galanterie (je m'empresse de dire qu'elle a cinq ans), et j'ai baisé tant que j'ai voulu sa menotte, qu'on aurait dit appartenir à une statue de bronze et d'or. Je n'ai jamais vu d'enfant plus adorable. Quant à son père, il m'a inspiré la plus respectueuse sympathie par son énergique détermination, jointe à une rare patience dans la mauvaise fortune. L'Angleterre l'empêchait jadis de partir de Chunar, la France le.... conjure en ce moment de ne pas quitter Saïgon pour rejoindre ses fidèles du Laos.

Je ne comprends pas très bien quel intérêt nous pouvons avoir à la consolidation de la puissance britannique en Birmanie, qui est trop près du Cambodge, de même que le port de Hong-Kong est trop près du Tonkin. Mais ceci n'est point à la portée d'un pauvre touriste.

A suivre.

LÉON DE TINSEAU.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet.

LE MIEUX EST DE PREVENIR

Avec quelques doses de BAUME RHUMAL on arrête un commencement de rhume à son début, si on le néglige qui sait à quelle complication on arrivera. 25c. partout.

PAS UN JOUR DE MALADIE
Depuis Trente Ans
 RÉSULTAT DE L'USAGE
DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETTSTEIN, BYRON, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes récompenses à l'Exposition de Chicago.

Scientific American
 Agency for

PATENTS

PATENTS,
 TRADE MARKS,
 DESIGN PATENTS,
 COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
 MUNN & CO., 361 BROADWAY, New York.
 Oldest bureau for securing patents in America.
 Every patent taken out by us is brought before
 the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
 world. Splendidly illustrated. No intelligent
 man should be without it. Weekly, \$3.00 a
 year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,
 361 Broadway, New York City.

Wanted—An Idea Who can think
 of some simple
 thing to patent?
 Protect your ideas; they may bring you wealth.
 Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attor-
 neys, Washington, D. C., for their \$1,500 prize offer
 and list of two hundred inventions wanted.

PERTE DE LA VOIX
 Après une Sévère Bronchite
 GUÉRIE PAR L'USAGE DU
Pectoral-Cerise d'Ayer.
 LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication. Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago